Jeudi de l'Apsyfa du 24 janvier 2019 – Thème : Les empêchés de savoir

Symptôme de décrochage scolaire et angoisse de séparation

Anne Marie Guehria

Chaque année, plus de 150 000 jeunes sortent prématurément du système scolaire en France. Les causes en sont multiples, le système scolaire est souvent incriminé. (La course à la réussite amène parfois à une rupture totale avec l'école si l'ado est déjà anxieux de nature. Il ira en cours la boule au ventre, puis ne se sentira plus à la hauteur et ne voudra plus finalement y aller. L'école deviendra synonyme de souffrance. On rentre alors dans le domaine de la pathologie : l'enfant développe une phobie scolaire pour se mettre à l'abri et forcer ses parents, malgré leur détermination, à lâcher prise.)
Pour certains décrocheurs on évoque les difficultés familiales ou relationnelles, on parle de phobie scolaire ou de dépression. Les jeunes dépressifs représentent d'ailleurs un jeune décrocheur sur cinq. »

Au Japon la situation de très forte exigence sociale et scolaire ainsi que la relation d'emprise de la famille qui surinvestit la scolarité de l'enfant semblent être à l'origine de la problématique des hakikomori. Adolescents qui coupent tout lien avec le monde extérieur et vivent reclus dans leur chambre. Dans un article du monde paru en juin 2012, Serge Tisseron émet une hypothèse. *"Le hikikomori,* dit-il, *pourrait représenter à l'adolescence un comportement de repli (à l'intérieur de soi) qui permettrait de manière inconsciente de gérer les émotions, les conflits, les inquiétudes relatives à l'avenir, en évitant l'entrée dans une pathologie psychiatrique, telle qu'un effondrement dépressif ou le développement d'une phobie.*

Le symptôme de décrochage à l'adolescence scolaire se rencontre fréquemment chez les adolescents en grande difficulté, il s'inscrit dans une problématique plus large dans laquelle le processus d'autonomisation, de subjectivation se trouve menacé par les angoisses de séparation, problématique que nous nommons dans le langage courant, la crise d'adolescence.

LA CRISE D'ADOLESCENCE, UNE CRISE FAMILIALE

Crise d'adolescence qui recouvre confusément tous les moments difficiles de cette période de la vie, sans préciser s'il agit d'un processus structurant d'évolution, avec ses ruptures et ses remaniements, ou s'il s'agit d'un processus qui ouvre la voie à une évolution pathologique. Et c'est bien le flou qui recouvre les manifestations bruyantes de cet âge, avec l'inquiétude qu'il suscite dans l'entourage.

La crise d'adolescence est un phénomène relativement récent et qui touche principalement les sociétés occidentales.

En 1936, Maurice Debesse décrit « la crise d'originalité juvénile » qui se caractérise par une affirmation de soi, une découverte et une contemplation du Moi exaltantes, ainsi que le goût de la solitude, du secret, l'excentricité langagière, vestimentaire, la passion pour moraliser et bouleverser le monde, la révolte contre le monde des adultes. Une définition somme toute très romantique. Il en situe l'origine dans la prise de conscience du moi dans un mouvement de différenciation.

Pierre Male qui a travaillé avec Mises et Diatkine parle de crise juvénile (1964). Il distingue les crises simples dans lesquelles l'acceptation de l'image de soi est facile, le contact avec l'adulte ne pose pas de problème, en dépit d'une certaine réserve, et l'intelligence reste disponible, malgré des conduites d'échec. Et les crises sévères, avec une acceptation de l'image de soi difficile, une relation à l'adulte incertaine et décevante, un refus scolaire malgré une intelligence normale, une alternance de comportements auto ou hétéro-agressifs, et une très grande difficulté à exprimer quoi que ce soit de sa vie psychique.

L'approche psychanalytique à partir des années 70 propose à partir des travaux de plusieurs auteurs, des modèles de compréhension psychodynamique du processus adolescent, qui me semble le plus à même d'aider les professionnels, qu'ils soient éducateurs ou soignants dans leur pratique auprès d'adolescents.

On peut citer E. Kestemberg en France, Moses Laufer en Angleterre, Ladame en Suisse et bien d'autres.

A la suite de Freud chacun reconnaîtra l'importance de la puberté, le rôle joué par l'accession à la génitalité. Selon les auteurs, certains aspects seront privilégiés, qu'il s'agisse du corps, du deuil, de la dépression, des mécanismes de défense, du narcissisme ou de la construction identitaire.

Mais pour tous, l'adolescence se caractérise par un processus qui peut être décrit de la façon suivante :

En proie à ses pulsions libidinales, l'adolescent doit s'éloigner de ses parents dont la présence réactive les conflits oedipiens, et le menace fantasmatiquement d'un inceste potentiellement réalisable. Dans ce mouvement paradoxal, les adolescents refusent les manifestations de tendresse de leurs parents en même temps qu'ils leur reprochent de ne pas assez faire attention à eux

,Ce qui implique qu'il va devoir rejeter les bases identificatoires de son enfance, c'est-à-dire ses imagos parentales.

Ce meurtre des imagos parentales, condensé fantasmatique de l'agressivité liée à toute croissance (Winnicott le dit bien : « grandir est par nature un acte agressif ») va plonger l'adolescent dans la dépression et l'incertitude identificatoire.

Ce travail de deuil, cette déstabilisation des assises narcissiques et objectales s'opérera en fonction de moyens de défense nouveaux, spécifiques de cette période, qu'il devra créer sous peine de régresser. C'est là que l'entourage notamment familial prend toute son importance, dans le réaménagement des liens inter et trans-subjectifs.

L'adolescent est confronté à un paradoxe angoissant : comment maintenir le sentiment de continuité d'existence, alors qu'il subit, notamment dans son corps, des changements constants ?

Ce paradoxe et cette menace sur le sentiment de continuité d'existence dit bien les niveaux d'angoisse extrêmement archaïques auxquels l'adolescent va se trouver confronté. Les moyens psychiques pour y faire face, renvoient à la construction de l'identité de base et au narcissisme primaire ; et c'est là, entre autres, que tous les adolescents ne sont pas égaux.

En effet, d'une façon un peu schématique, on peut dire que meilleur aura été l'investissement précoce de l'enfant par son entourage, notamment maternel, plus facile sera le passage à l'adolescence.

Lorsqu'on travaille avec des adolescents en grande difficulté, on sait combien le holding, les soins maternels précoces qu'ils ont connus ou pas dans leur toute petite enfance, sont ressollicités. On connaît leur besoin ou leur peur du contact, l'importance du regard, le temps passé devant le miroir (certains auteurs parlent de deuxième stade du miroir), mais aussi le besoin d'activité physique, l'agir qui décharge la pulsion et précède la pensée. Mais aussi les plaintes somatiques, toutes les problématiques à expression corporelle (troubles du sommeil, des conduites alimentaires) ainsi que les pathologies psychosomatiques et les accidents corporels.

On pourrait dire que l'adolescent est convoqué à revisiter ses expériences précoces, mais avec le filtre de son vécu actuel et l'irruption et le primat du génital.

Comme nous l'avons décrit plus haut, l'adolescent aux prises avec sa sexualité naissante, doit renoncer aux investissements narcissiques et objectaux qui le liaient à ses parents, et constituaient les bases de son Moi infantile.

Dès lors les moyens d'apaisement de l'angoisse ne sont plus les mêmes. L'adolescent ne peut plus aller dans le lit de sa maman quand il fait un cauchemar. Ce serait trop excitant et humiliant en même temps.

Plus l'angoisse est importante, plus l'adolescent aura recours à des moyens extrêmes comme les produits.

Les expériences de séparation vécues dans la toute petite enfance et donc les liens d'attachement précoces vont se trouvés réactivés

L'adolescent va devoir s'éloigner de ses parents pour fuir l'excitation pubertaire, mais à nouveau, il est confronté à ce paradoxe terrible : il doit quitter ce qu'il aime, perdre ses images identificatoires et courir, de surcroît, le risque de se sentir abandonné.

C'est une période de réaménagement intense des liens inter et transsubjectifs entre les membres de la famille. On pourrait dire que l'adolescent exige une remise en cause du contrat narcissique, et ce faisant court le risque de mettre à jour les traces traumatiques, les non dits, les secrets, tous ces éléments bruts qui faisait tenir la famille ensemble. Cf A Eiguer « La famille de l'adolescent, le retour des ancêtres » L'adolescent peut se trouver pris dans cet irreprésentable transgénérationnel et s'identifier à l'impensable. Identification qui peut être à l'origine des conduites extrêmes. Mais l'adolescent et sa famille peuvent aussi opérer un mouvement régressif de non séparation, de non différenciation, devant la menace de déliaison, dans un collage fusionnel dans lequel le temps est aboli.

Cette période de crise exige des parents qu'ils accomplissent de leur côté une profonde transformation, qu'ils renoncent à leur position de parents idéalisés. On peut parler de crise parentale. Ils ne sont plus l'objet d'admiration en même temps qu'ils commencent à vieillir. Les parents sont souvent atteints dans leur image, leur relation de couple et leur sexualité. Dans le deuil qu'ils ont à faire, ils doivent avant tout renoncer à la maitrise. Ce qui aide parfois le parent c'est de se remémorer son vécu d'ado, ce qui n'est pas aisé, car l'accession au Moi adulte suppose un refoulement des moments difficiles de cette période.

LA CRISE IDENTITAIRE

En s'éloignant de ses parents, L'adolescent se trouve en quête de repères identificatoires.

Il va les trouver auprès de ses pairs. Un adolescent complètement isolé, ou au contraire avec une multitude de copains doit attirer notre attention. C'est souvent un signe de dépression, de fragilité narcissique. Là encore les expériences passées comptent. Plus l'enfant aura eu la possibilité d'investir d'autres expériences relationnelles différenciées de sa famille, plus grandes seront ses capacités à trouver de nouvelles sources identificatoires à l'adolescence. D'où l'intérêt des séjours extra familiaux pendant l'enfance: dans la famille élargie, chez des amis, en centres de vacances.

L'identification au groupe passe par l'investissement d'objets magiques comme le roller, les tags, un style musical, les vêtements, bien sûr, avec les marques, et aussi, les marques sur le corps comme le piercing et les tatouages. A noter que certains investissements qui ont débuté avec l'adolescence, comme le sport, sont très importants dans la construction de l'identité. Lorsqu'un jeune laisse tout tomber, c'est qu'il va mal.

Or le lieu qui offre à l'adolescent le plus de possibilités de rencontres, c'est le collège, le lycée. En même temps que l'émergence des pulsions pubertaires, la quête identitaire le détournent momentanément de l'investissement scolaire. Il est rare qu'un adolescent ne présente pas un fléchissement de ses résultats scolaires à un moment ou à un autre. Le contraire serait même inquiétant. Mais ce fléchissement est transitoire et l'adolescent reprend confiance dans ses capacités, souvent en appui identificatoire sur un enseignant, ou un pair ce qui contribue à l'étayage narcissique indispensable dans le réinvestissement de la scolarité.

Et il y a les autres adolescents, débordés par leurs conflits internes, leurs angoisses, qui vont s'engager dans les difficultés d'apprentissage, le refus voire la phobie scolaire. C'est un facteur d'aggravation et un signe de souffrance qu'il faut prendre en charge de façon très active, car il peut avoir des conséquences graves pour l'avenir. Philippe Gutton parle « d'adolescent en panne identitaire ».

Cette crise identitaire implique pour l'adolescent et sa famille une remise en cause du contrat narcissique qui lie les membres de la famille. Ce faisant, il court le risque de mettre à jour les traces traumatiques, les non-dits, les secrets, tous ces éléments bruts qui faisaient tenir la famille ensemble. L'adolescent peut se trouver pris dans cet irreprésentable transgénérationnel, et s'identifier à cet impensable familial. Cette identification, qui est aussi souvent le fruit de projections massives de l'entourage, peut être à l'origine des conduites extrêmes chez l'adolescent. Parfois, c'est toute la famille qui reproduit les traces traumatiques inélaborables, qu'elle rejoue à son insu dans des scenarii violents. Devant de telles menaces de déliaison, l'adolescent et sa famille peuvent aussi opérer un mouvement régressif de non-séparation, de non-différenciation, dans un collage fusionnel dans lequel le temps est aboli. Les liens s'organisent sur le mode paradoxal (selon la formule bien connue : « Vivre ensemble nous tue, nous séparer est mortel » (Caillot, Decherf, 1982). La confusion règne, personne n'est à sa place, les générations s'entremêlent, l'espace psychique individuel, l'intimité ne sont plus respectés du fait des empiètements. Il ne s'agit pas pour autant d'une famille psychotique, il s'agit d'une famille dont la fragilité des enveloppes, quelle qu'en soit la cause, ne résiste pas à l'épreuve de l'adolescence d'un de ses enfants.

LA THÉRAPIE FAMILIALE PSYCHANALYTIQUE, UNE RÉPONSE À LA PROBLÉMATIQUE DE SÉPARATION À L'ADOLESCENCE

La thérapie familiale psychanalytique propose à ces familles en panne d'élaboration, de symbolisation, et parfois affolées par l'angoisse que génèrent les agirs de l'adolescent, un cadre contenant grâce auquel il va être possible de dire et de se dire ce qui était agi ou gelé. En aucun cas, il ne s'agit de demander de raconter l'histoire de la famille, de révéler les secrets qui seraient à l'origine de cette souffrance, histoire et secrets auxquels la famille n'a d'ailleurs pas accès la plupart du temps. Il s'agit d'accueillir ces traces traumatiques transgénérationnelles qui font souffrir et ne peuvent se dire, dans ce qu'Evelyn Granjon nomme le « néo-groupe » qui est constitué par la famille et le ou les thérapeutes.

Cela suppose de la part du thérapeute un important travail sur le contre-transfert. Il est essentiel d'accueillir toutes ces angoisses catastrophiques, prenant parfois la forme d'attaques, sans être détruit psychiquement. Il est question de survie psychique.

Le thérapeute met à la disposition de la famille son «appareil à penser les pensées» (BION, 1967). A partir d'une écoute groupale, il se tisse peu à peu avec la famille une trame dans laquelle vont pouvoir s'inscrire des sensations, des figurations, des représentations. C'est dans ce maillage que progressivement la place de chacun en tant que sujet va pouvoir se dessiner. Et qu'une séparation psychique, non destructrice mais structurante va se réaliser.

Mais toutes les familles d'adolescents en grande difficulté ne relèvent pas d'une thérapie familiale. Et parfois elles ne voient pas la nécessité de s'engager dans une thérapie longue, d'autant plus lorsque les symptômes régressent et que la famille retrouve un apaisement au bout de quelques séances.

La consultation familiale qui s'appuie sur le cadre analytique des TFP, offrent à ces familles dans des périodes de crise aigue un contenant qui leur permet de déposer des affects, des angoisses qui les débordent. Cette fonction conteneur, cette fonction de dépôt semblent ouvrir une possibilité de dégagement, de transformation de l'excitation et permettre une remise en route de leurs propres capacités à réparer et retisser leurs enveloppes psychiques individuelles et groupales.

VIGNETTE CLINIQUE : « Une histoire de bruit et de fureur ».

Thomas a 13 ans, il ne va plus à l'école depuis trois mois. Il est inscrit en 4ème, il a été jusques là un bon élève.

Thomas fait des crises clastiques, la semaine dernière, il a tapé violemment son frère Raphaël, âgé de neuf ans.

Les parents demandent une hospitalisation que Thomas refuse farouchement. Le médecin des Urgences Pédiatriques qui l'adresse, me signale un accident grave de la maman quand Thomas avait deux ans. Les parents ont également évoqué neuf décès en deux ans (deux arrière-grand-mères dont Thomas était très proche, des oncles, des tantes, beaucoup de cancers).

<u>Premier entretien</u>

La mère et Thomas viennent seuls. D'emblée, la mère parle de Raphaël, le frère de 9 ans qui est malheureux à cause de son frère : « Ils sont trop proches, il y en a toujours un qui étouffe l'autre ».

La maman explique qu'ils habitent une commune proche de Bordeaux, où elle est née. « Mon mari est de Toulouse, moi je préfère Marseille ».

« Quand Thomas était en maternelle, il fallait toujours remettre les choses en place, dire que Thomas n'était pas le petit fils de l'institutrice (grand-mère maternelle) mais le fils de Céline et de Louis. Moi en tant que fille d'institutrice, je sais que c'est lourd. »

La maman explique que c'est sa mère qui fait cours à Thomas depuis qu'il ne va plus à l'école. « C'est une mamie très dynamique ». Je demande à Thomas qui n'a encore rien dit, ce qu'il en pense.

Thomas : « Moi, çà ne me gène pas trop. A part là, y a pas longtemps quand ils sont tous morts, y en a eu huit en deux ans.

La maman : On est une famille très unie.

Thomas : Je suis pas allé aux enterrements, j'ai pas voulu.

La maman : Ma grand-mère était encore très active, ma mère a été très peinée, et la grand-mère de mon mari, à quatre vingt dix ans, elle parlait rugby avec Thomas.

Thomas : Je trouvais çà injuste parce qu'on venait de se faire baptiser (lui et son frère). On avait le choix de notre religion et on s'est fait baptiser ensemble. Et j'ai pensé qu'il y en avait deux qui devenaient catholiques et huit qui partaient, c'est pas la peine. Moi, chaque fois que je fais quelque chose c'est pour eux.

La maman : Moi, j'ai eu un accident très grave le 12 Juin 92, il avait deux ans et demi. Je venais de le poser chez la gardienne et au carrefour une voiture a brûlé un feu rouge. Il a fallu les pompiers pour me sortir de la voiture. Le choc m'avait provoqué une amnésie et je pensais que Thomas était encore avec moi. Ils l'ont cherché partout, ils ne le trouvaient pas. Le pire, c'est qu'une voisine m'a vue transporter vers l'ambulance, et elle s'est précipitée chez la gardienne pour lui dire que j'étais morte et Thomas était devant. Thomas est devenu tout pâle, il regarde sa mère intensément. Je lui demande s'il se souvient : « Non, ce que je me rappelle, c'est les opérations du fauteuil roulant. »

La maman : Il trouve çà injuste, parce qu'il y a beaucoup de choses que je pourrais faire, du vélo par exemple. J'ai des vis, de grandes cicatrices dans les jambes, j'ai subi deux grosses interventions, il a fallu cinq ans de rééducation. Il y a des jours où j'ai les jambes qui coincent, le petit frère a appris à marcher avec le fauteuil roulant. Thomas lui a beaucoup été élevé par le papa et la mamie.

Je demande si le papa pourra venir la prochaine fois.

La maman : Oui, aujourd'hui il est d'astreinte. La famille est très unie et on en est fier, mais c'est vrai qu'il y a eu beaucoup d'emprise de la part de la mamie. Il a fallu souvent rectifier son identité et dire qu'il s'appelait Y et pas Z.

Thomas : Je suis italien par ma mère et espagnol par mon père.

La maman : Du côté de mon mari, la famille est moins unie, mais il est très attaché.

Après un long silence, je dis : « Et l'école ? », Thomas s'énerve : « Ah non, je ne veux pas y retourner. Ils m'ont mis dans cette classe où il n'y a aucun de l'an dernier, eux ils sont restés ensemble.

La maman : Tu étais malheureux.

Thomas : Si vous me forcez, je ne resterais pas.

La maman : Il fait des crises, il s'arrache les cheveux, se tape la tête contre les murs, menace de mourir, de nous taper, il dit qu'il n'en a rien à faire de nous.

Thomas : Je sauterais par la fenêtre. Le principal du collège, il pense que je fais des caprices. Il croit que j'ai peur de lui mais j'ai pas peur.

S'en suit le récit l'an dernier d'une agression de Thomas par deux jeunes du collège qui voulaient lui voler son vélo. Le proviseur n 'a rien voulu faire et les deux jeunes sont restés dans la même classe à la rentrée alors que thomas se retrouvait dans une autre classe avec des jeunes qu'il ne connaissait pas.

Thomas : On était un bon groupe et il a voulu nous séparer parce qu'il a pensé que je commandais le groupe. Et même au rugby, j'ai du arrêter et même mes parents qui s'occupaient du club. (Les deux jeunes y sont restés)

La maman : La surveillante du collège a entendu Thomas dire « Je préfère mourir, m'étrangler. » Il a essayé de prendre des cachets, il voulait mettre des cartouches dans le fusil de son papi.

Je parle de la séparation d'avec ses copains vécue avec un sentiment d'injustice qui a du provoqué beaucoup d'angoisse.

Thomas : Personne ne me croit, je vais me jeter de la voiture en marche pour être en paix à cause de ce collège à la con.

Je leur propose de revenir avec le papa et Raphaël dans cinq jours.

Cette séance illustre bien le bombardement auquel est soumis un thérapeute. Combien est sollicitée sa capacité à contenir ces angoisses qui se traduisent par un discours un peu chaotique, des paroles terribles dites sans aucune émotion. La maman et Thomas évoquent sans faire de lien toutes les pertes qu'ils ont subies dans un vécu de persécution (l'injustice). Thomas lutte contre les menaces d'effondrement par le refus scolaire et les menaces suicidaires, plutôt mourir que de revivre la perte.

<u>Deuxième entretien</u>

Thomas vient avec son père.

Le père est excédé : « Sa grand mère ne va pas faire çà ad vitam aeternam Elle le fait parce qu'elle aime son petit fils mais il y a des limites.

La dernière fois qu'il vous a vue, il a fait une crise juste après. *(J'entends à la fois l'immédiateté du transfert et le danger potentiel que je représente pour eux).*

Il a pris ses gouttes et quelques baffes. (*Je réalise que le père a des allures de rugbyman, alors que Thomas est plutôt petit).*

Le père continue : « Si on en arrive au point que ce soit le père qui s'en aille de la maison, je ne suis pas d'accord pour tout ce qu'on fait pour lui. »

Je lui demande s'il pense que son fils souffre.

Le père : Et nous, et son frère, qui s'en occupe ? Nous on est comme des cons. On va encore devoir le mettre de force dans la voiture pour l'amener aux urgences.

Thomas : J'en ai marre, je veux mourir, t'as qu'à me tuer !

Le père : Depuis votre consultation, c'est comme çà. Moi, j'ai un trop plein. Il faut que vous l'hospitalisiez, parce que moi, je ne vis plus chez moi. Sinon on va se retrouver à l'hôpital ou aux faits divers Tu peux lui raconter, Thomas. Il se tapait la tête sur la baignoire, j'ai pété les plombs !…. Si ma femme a peur de la séparation, moi pas.

Thomas : Je veux pas être hospitalisé.

Le père : Tu vas te retrouver tout seul à la maison, moi je m'arrache. Sinon tu vas faire la une des faits divers..

Je propose qu'ils viennent tous ensemble pour un entretien familial.

Le père : Si c'est pour redire les mêmes choses. Sachant tout ce que je lui ai raconté de mon histoire, je n'accepte pas qu'il soit malheureux comme çà avec tout ce qu'il a. Moi, je voulais pas aller en internat en 6ème, on m'a dit : « Tu dégages ». Avant, j'étais pas très heureux non plus, jamais. Quand je vois comment ils sont le cul dans la graisse, et qu'ils soient malheureux. De toute façon, l'école est obligatoire, il est hors la loi.

Le père parle alors de la grand mère qui lui fait cours, et dit : « C'est une famille qui est trop soudée ». Puis il évoque sa violence : « Je lui ai mis les médicaments sous le nez, et je lui ai dit : Vas y, suicides-toi ! Vous trouvez çà bien de la part d'un père ?.... Mais c'est pas grave, je serais malade pendant cinq ou six ans, après je referais ma vie. Je ne comprends plus rien, un gamin qui arrive du jour au lendemain dans la famille et qui détruit tout…

Thomas : C'est parce que vous voulez tout le temps me forcer à retourner à l'école !

Le père : Mais l'école c'est la vie réelle. Sinon, je me mets en arrêt pour te garder, et c'est moi qui serais hors la loi !

<u>Troisième entretien</u>

Sont présents le père, la mère, Thomas et Raphaël.

Pendant tout l'entretien, Raphaël restera assis entre ses parents, silencieux, un peu triste mais très attentif

Thomas : Avec mon père, c'est pas tout le temps le conflit.

Le père : A la maison il faut réfléchir à ce qu'on dit. On veut essayer, c'est plus vivable. *Je suis très sensible à cette note d'apaisement entre le père et le fils que la mère elle ne semble pas entendre.*

La mère : C'est toujours non à tout, c'est de la provocation. Le « non », c'est depuis tout petit, c'est « Non, Moi, Je ».

Le père : Tu as dit au docteur ce que tu avais fait vendredi soir ?

Thomas : Raphaël m'a énervé, tu m'as tapé et tu m'as mis dans ma chambre.

Le père : Je t'ai amené à ta mère, à son travail et j'ai dit : « je m'en vais de la maison »

La mère : Tu sens que tu as la puissance en toi, et que les médecins sont avec toi. Lundi, il n'a pas voulu voir le docteur. C'était : « tapes-moi, comme çà tu me tueras et il voulait m'arracher les cheveux et je l'ai mordu ».

On entend la violence mais aussi l'indifférenciation et la confusion dans ce corps familial brutalisé et menacé. C'est par ces paroles de défi et ces agirs que cette famille survit psychiquement aux angoisses de séparation équivalentes d'angoisses de mort.

La mère : Il a eu tout, peut-être trop ? Son petit jeu, c'est de se cacher et qu'on le cherche. *Cette évocation d'un jeu régressif de Fort-da témoigne de la capacité de la famille à fonctionner à un autre niveau, et à élaborer l'angoisse de séparation, mais cela ne dure pas.*

Le père : Il est en train de tout détruire. S'il faut attendre qu'il y ait une catastrophe pour l'hospitaliser. Je suis mieux au travail que chez moi.

La mère : Je suis malade, je suis arrêtée. Déjà le matin il attend que son père s'en aille pour prendre sa place dans son lit.

Thomas : C'est pas vrai !

Le père : T'en veux une ?

Thomas : Vas-y, tapes-moi, t'aimes que çà !

Je demande si çà arrive souvent qu'un des enfants vienne dans le lit des parents.

La mère : Tous les soirs, on regarde la télé tous les quatre au lit. Cà s'est fait parce que moi à une époque, j'étais tellement souvent au lit.

Le père : Je veux que tu arrêtes de dire des choses horribles (il s'adresse à son fils)

Thomas : Vous racontez tout çà pour me mettre à l'hôpital.

Le père : Il faut que ce soit ces docteurs là qui te mettent à l'hôpital, sinon c'est moi qui vais t'envoyer à l'hôpital avec des plaies et des bosses et moi en cabane.

La mère : J'ai peur qu'après, il n'y ait plus d'amour ; que de trop en donner après il n'y en ait plus. *Les affects dépressifs exprimés par la mère tranchent avec l'excitation du père* Quand il dit qu'il veut mourir, qu'il se tape la tête sur le carrelage, l'autre jour il voulait sauter de la voiture sur le pont d'Aquitaine.

Le père : Je le veux plus chez moi. Je veux que tu te casses de la maison.

La mère : Je n'arrive pas à accepter qu'il n'aille plus à l'école.

Thomas : j'ai l'impression que mes parents veulent se débarrasser de moi.

Le père : Moi quand j'étais petit, on m'a dit « Tu dégages ». Toi, t'as peur de l'abandon.

Thomas : Et toi, t'as pas voulu que mamie vienne à la maison. Elle est seule dans le froid.

Le père : C'est ma mère. Depuis la mort de mon père, çà se passe mieux, çà a un peu recollé les morceaux mais c'est pas le club Med. Tout petit, j'étais comme Thomas et elle ne m'aimait pas.

Epilogue

Les attaques et la violence, mais aussi l'évocation de différents traumatismes avec les angoisses d'abandon et de mort dans la famille, semblent avoir trouvé dans ces consultations un espace psychique d'accueil et de transformation puisque c'est une famille apaisée et souriante qui arrive la semaine suivante : Thomas a repris le chemin de l'école et Raphaël a demandé à faire du foot. Les parents ne souhaitent pas entreprendre de thérapie familiale ni individuelle pour Thomas, pour l'instant. Le père dira que son fils lui ressemble, que c'est une forte tête. Ils me rassurent en me disant qu'ils n'hésiteront pas à me contacter si çà n'allait pas. Ce que la mère fera quelques mois plus tard, pour donner des nouvelles, disant que tout était rentré dans l'ordre et que la vie suivait son cours.

CONCLUSION

Le cadre analytique d'entretiens familiaux (inspiré de la TFP) n'a pas pour objectif la suppression des symptômes. Mais il arrive que certaines familles y trouvent un espace susceptible de contenir les angoisses catastrophiques qui s'expriment dans les symptômes si inquiétants que présentent ces adolescents. Il s'agit, en l'occurrence, de proposer un cadre qui permette à la famille de déposer tout ce qui, dans les liens inter et transsubjectifs, fait souffrir, fait agir, et rend parfois fou. Il est alors possible pour la famille, dans ce « néo groupe » qu'elle a éprouvé comme suffisamment solide, d'amorcer une mise en image, une mise en mots, une mise en récit partagé, qui va peu à peu permettre à chacun de retrouver sa place de sujet, dans un réaménagement des liens et des alliances entre les membres de la famille. Cette mise au travail psychique des liens rend possible la transformation des angoisses catastrophiques de séparation.